Geneviève Parent

# Le Tiroir d'une renaissance

Roman

EDILIVRE

EXTRAIT

# 1

Les bords de Loire au petit matin, entourés d'un halo de brume rosé, voient le soleil se lever au ras de l'horizon. On ne se lasse pas de ce spectacle. Les oies sauvages volent très bas au-dessus du fleuve. Elles sont seules à donner un peu de vie à cette aube naissante. Non loin de là, le petit village se réveille à peine. Les gens de la campagne commencent à s'agiter pour soigner le bétail. Les coqs chantent au loin, se mêlant aux aboiements de chiens qui vont conduire les troupeaux aux pâturages. La population locale ouvre les yeux sur une journée qui s'annonce automnale, en cette fin d'année 2005.

Les plus âgés levés en premier, la grasse matinée n'a jamais existé pour eux, vont acheter le pain et le journal. C'est un rite et ils se retrouvent naturellement ensemble à la boulangerie, à l'intérieur comme à l'extérieur. Les bavardages vont bon train. Ce matin en particulier, le groupe devant la porte semble discuter plus sérieusement qu'à l'ordinaire. Dans le journal

EXTRAIT

local, une annonce les a touchés particulièrement. Dans la rubrique nécrologique, quelques lignes font part du décès de Madame Fresquel. Elle sera inhumée dans deux jours auprès de son mari, mort il y a une quinzaine d'années.

Epouse du docteur Fresquel, elle est partie du village voilà quelques mois. Victime d'une attaque cérébrale, ses enfants durent la mettre dans une maison médicalisée à Tours, où sa fille en particulier veillait sur elle. Celle-ci y vit en effet depuis qu'elle-même est veuve. Ingrid, après une enfance au village, fit ses études et se maria dans cette ville. Son frère, médecin comme son père, est à Paris. C'est ce que racontent ces braves gens sur le trottoir. Chacun vante les bons soins de ce docteur qui était resté des années dans le village. Il était très estimé par la population. C'était le médecin de campagne parfait comme il n'y en a plus guère à présent, dévoué, ne regardant pas les heures, que ce soit de jour comme de nuit où il devait se déranger pour être auprès de ses patients. Des années durant, son professionnalisme fut exemplaire. Très aimé de la population, son décès en avait à l'époque chagriné plus d'un. Jamais depuis son remplacement par une équipe aux horaires fixes et sur rendez-vous n'a donné satisfaction à la population. Pour un oui ou pour un non, les malades sont expédiés à l'hôpital ou vers un spécialiste. Alors que le docteur Fresquel était multifonction. C'est avec beaucoup de nostalgie que tous parlaient de lui. Sa

EXTRAIT

maison sur la place du village, avec un jardinet autour, avait reçu bien des confidences de ses patients. Après son veuvage Mme Fresquel était restée seule, gardant toujours son dévouement à la population locale. Elle était infirmière et avait secondé son mari. Elle faisait piqûres, soins à domicile, et même accouchements dans les fermes, à une époque après-guerre où les femmes ne connaissaient pas encore les maternités.

A présent tout va très vite, les temps ont changé. Les vieux du village ne suivent plus les avancées actuelles avec tout ce qui découle de l'informatique, ils sont dépassés par la rapidité des choses. Pour l'instant, en se remémorant ces années de leur jeunesse, leur affection va vers cette pauvre Mme Fresquel qui n'est plus de ce monde, elle qui devait avoir quatre-vingt-cinq ans ou plus. Ils se promettent d'aller aux funérailles afin d'exprimer leur compassion et leurs remerciements aux enfants de ce couple, perdus de vue depuis plusieurs années.

Les sujets de conversation vont aller bon train jusque-là. Allaient-ils reconnaître Ingrid et Paul, ses enfants, et les petits-enfants, très jeunes quand ils venaient chez leurs grands-parents, qui doivent être des adultes à présent ? Qu'allait devenir cette maison sur la place ? Sans doute vendue, à qui ? Les promoteurs et les agences ne vont pas manquer de se manifester. Chacun a sa petite idée. Ils voient déjà des déménageurs vider cette demeure pleine de souvenirs datant des années

EXTRAIT

juste après-guerre, en 1945. Les jours et les mois à venir vont être commentés aux alentours de cet ancien cabinet médical. Une page bien remplie de cette époque se tourne définitivement. Tout le monde attend que sonne le glas pour rendre hommage à une personne dévouée et regrettée.

Trois jours après cette triste nouvelle, les villageois sur leur trente et un s'acheminent vers l'église. Le fourgon mortuaire aussi, suivi de voitures avec la famille. Ingrid apparaît avec sa fille et sa petite-fille d'une vingtaine d'années, ainsi que Paul et les siens. La population a du mal à reconnaître les descendants, tant les années ont passé depuis leur enfance ici. La cérémonie se déroule simplement, avec l'éloge de la défunte par son fils Paul. A la sortie les serrements de mains avec les anciens patients du médecin sont émouvants pour tout le monde. Ceux-ci laissent la famille accompagner leur mère au cimetière.

Bien sûr Ingrid a vieilli, mais elle a toujours l'allure de sa mère, grande et blonde, mère et fille se ressemblaient terriblement. Alors que Paul, très brun, est le portrait de son père. La grande maison est ouverte. Affairés à vider les pièces, les enfants ont fait venir un brocanteur pour les débarrasser de ce dont ils ne veulent pas. Etant installés depuis longtemps, aucun d'eux ne peut prendre grand-chose de ces meubles vieillots et encombrants qui feront le bonheur des chineurs du dimanche.

EXTRAIT

Ingrid repère la coiffeuse de sa mère qu'elle désire prendre. Elle lui rappelle celle-ci se tenant devant le miroir, au-dessus. Elle est en palissandre, rapportée d'un séjour à Madagascar. Paul n'y voit aucun inconvénient. Seule la petite-fille d'Ingrid, Isabelle, ne la trouve pas très au goût du jour ; étudiante elle se meuble chez IKEA.

Deux ou trois jours plus tard, la maison est fermée, avec une pancarte : A VENDRE. Une époque est vraiment passée. Ce petit village ne reverra sans doute jamais cette famille qui pendant des années ici avait été le centre de la vie.

EXTRAIT

EXTRAIT

# 2

Ingrid et sa petite fille, la voiture bien pleine, repartent pour Tours. Elles longent la levée, la route qui suit la Loire avec ses maisons troglodytes çà et là, lieux préhistoriques maintenant habités ou transformés en caves pour les vins de la région. Isabelle va aider sa grand-mère à vider tout cet héritage de souvenirs dans le garage de la maison. Celle-ci est derrière la cathédrale, assez ancienne avec colombages et petit jardin. Ingrid apprécie cet endroit. Elle va pouvoir nettoyer les objets de sa mère, dépoussiérer, astiquer et laver toutes ces choses qui ont accompagné sa jeunesse.

Sa petite fille ayant regagné ses pénates, Ingrid se retrouve seule avec ses souvenirs. Elle repense à son père, cet homme exceptionnel, qui aimait son métier par-dessus tout. Il admirait sa femme et veillait sur ses enfants, sur leurs études. L'éducation journalière revenait à sa mère. Orpheline très tôt, c'était une femme discrète qui parlait peu de son passé. Par bribes Ingrid avait réussi à en savoir plus sur son

EXTRAIT

enfance avant-guerre, mais des zones d'ombre ne lui ont pas été divulguées. Par discrétion, jamais elle n'avait insisté pour en savoir plus, Ce passé assez triste, il semble qu'elle ne voulait pas en parler, et ses enfants respectaient ce choix. Même son père n'y faisait jamais allusion. Sans famille du côté de sa mère, seuls les parents et grands-parents paternels ont fait partie de sa jeunesse et plus tard de sa vie de femme.

Elle repense à tout cela en lavant des assiettes anciennes et des vases inutilisés depuis longtemps, avec du calcaire très incrusté dans les fonds, mais elle arrivera à les récurer à force de patience. Sa fille aurait sans doute donné tous ces objets aux brocs, mais pour elle ces vestiges familiaux font partie de son patrimoine intime. Elle a renoncé à tant de choses en vidant cette maison, ces petits riens la réconfortent dans son deuil si récent.

L'hiver approche à grands pas et l'humidité des bords de Loire donne une impression de tristesse. Un bon feu de cheminée s'impose. Ingrid accomplit cette tâche avec un certain plaisir, elle a besoin d'un peu de réconfort pour réfléchir à ce qu'elle va faire de ce bric-à-brac poussiéreux. Elle a quand même sa petite idée, et va en premier installer les petits objets sur des étagères et meubles qui l'entourent. Elle garde la coiffeuse pour la fin. C'est le plus gros morceau à restaurer. Il faut la décrasser, la reteinter et la cirer. C'est beaucoup de travail en perspective, elle prendra

EXTRAIT

son temps. Bien sûr ce n'est pas un meuble de valeur. Le style est colonial avec beaucoup de petites sculptures circulaires, et le miroir est en bon état. Placée dans sa chambre, ce sera un souvenir précieux de sa mère qu'elle verra tous les jours. Elle a même récupéré le nécessaire de toilette en ivoire qui va avec.

Assise devant le feu, elle repense aux temps jadis où avec son frère une jeunesse insouciante avait passé si vite. Ils formaient une famille idéale. A présent c'est elle, au soir de sa vie, qui remue une certaine nostalgie. Veuve depuis quatre ans, sa solitude est entrecoupée de voyages entre amies, de visites à sa fille et sa petite-fille. Son mari a disparu des suites d'une longue maladie, elle a veillé sur lui avec le plus grand soin, son dévouement a été exemplaire. C'était un couple sans histoire, mais au fond d'elle-même, elle pense que c'est lui qui l'avait épousée. Elle avait besoin à l'époque d'une épaule sûre pour affronter la vie. Certes elle ne l'a jamais regretté, son amour sans bornes pour elle ne lui permettait pas le moindre remords. Elle ne veut pas remuer tout cela, le passé est le passé. Laissons les morts reposer en paix. Son mari Serge l'a bien mérité, après des souffrances très dures sur la fin de sa vie. Ingrid s'endort ce soir-là sur des pensées familiales dépassées. Elle a devant elle des années encore en perspective, n'ayant que la soixantaine.

Quelques jours passent, Tours est dans le brouillard, les sorties en ville pour voir des amies occupent Ingrid.

EXTRAIT

Elle raconte la disparition de sa mère, et son retour avec des objets qui lui ont appartenu. La future vente de la maison villageoise lui donne quelques soucis. Elle n'est pas en bon état, avec beaucoup de travaux à faire. Le prix ne sera pas à la hauteur de ses ambitions. Mais, en accord avec Paul, pas question de la garder. Leurs vies sont ailleurs. Pour elle la page est bien tournée. Pour l'instant les objets rapportés occupent son énergie et son imagination.

Passant un matin devant son garage, elle revoit la coiffeuse que pour l'instant elle n'a pas touchée. C'est le plus gros morceau à remettre en valeur et elle veut prendre son temps pour la rendre parfaite. Tournant autour, elle constate que le miroir peut sortir si on le soulève, ce qui facilitera le nettoyage de son pourtour en bois. Elle pense qu'il faut lessiver le dessus du meuble car beaucoup de taches ne partiront pas au chiffon. Elle va s'occuper de tout cela dans le garage. Il y a deux tiroirs de chaque côté et au centre un espace pour mettre les jambes. L'un des tiroirs ne veut pas s'ouvrir, alors qu'il n'y a pas de serrure. L'autre contient des photos et objets de toilette bien désuets. Ingrid a beau tirer, retourner le meuble, rien à faire, ce tiroir est coincé. Elle s'énerve un peu. En passant la main par derrière, elle sent des papiers qui coincent. Avec une lame de scie à métaux qu'elle introduit par le haut du tiroir, elle finit par abaisser des feuilles de papier et, miracle, le tiroir cède après un effort plein

EXTRAIT

d'astuce. Elle pensait ne jamais y arriver et devoir faire appel à un ébéniste pour en venir à bout. Elle est contente d'elle, elle se prend pour la reine du bricolage. Bien souvent elle a restauré des objets, c'est un bon passe-temps qui la détend.

EXTRAIT

EXTRAIT

# 3

Le tiroir ouvert, Ingrid en retire un cahier d'écolier jauni par le temps. L'écriture de sa mère sur la couverture ne laisse aucun doute sur l'auteur des lignes qui suivent. Le titre la surprend d'abord. Voyant que le sujet va parler de sa mère, elle referme le cahier pour le lire à tête reposée à l'intérieur.

Le titre de ce cahier assez épais l'étonne :

*Tout ce que je n'ai jamais avoué.*

Toutes les pages qu'Ingrid va lire sont rédigées d'une écriture fine et régulière, et elles semblent lui être adressées. Elles commencent par : « Tout ce que j'ai caché, sans jamais avoir eu assez de courage pour l'avouer. »

Prise de frissons, Ingrid ne sait si elle doit continuer. Elle a peur de recevoir je ne sais quelle vérité en pleine figure, elle tremble. Ce cahier était bien caché, elle en ignorait l'existence, a-t-elle le droit d'en poursuivre la lecture ? D'un autre côté ces écrits lui sont adressés.

EXTRAIT

Troublée par cette découverte, elle s'installe près de la cheminée, et s'encourage à poursuivre ces lignes sur la vie de sa mère.

L'écriture est sûre, sa mère donne l'impression de vouloir donner des explications à sa descendance. Elle s'adresse à sa fille Ingrid. Celle-ci lit ce qui suit.

Ce cahier est pour ma fille.

Si elle découvre un jour ces lignes, elle peut les garder pour elle ou en parler à sa famille, elle a le choix comme je l'ai eu moi-même durant des années. Je n'ai guère parlé de moi à mes enfants, ma jeunesse solitaire n'avait rien d'un conte de fées.

Je suis née en 1920 dans le nord de la France. A l'âge de quatre ans j'ai perdu mes parents dans un accident et me suis retrouvée seule. Des grands-parents éloignés me mirent dans un orphelinat dans les Cévennes en croyant bon de me faire élever par des religieuses. Celles-ci enseignaient à des enfants aussi démunis que moi, et il y avait un noviciat dans l'établissement. Du jour au lendemain je me suis retrouvée au milieu d'enfants de tous âges, surveillée par des sœurs plus ou moins préparées à recevoir la solitude de jeunes éplorés par le chagrin. Et je l'étais, rien ne m'avait laissé envisager une vie sans parents.

Au début je pleurais et réclamais ma mère. Une sœur plus sensible que les autres sans doute eut pitié de moi et me prit sous son aile. Elle fit tout pour me rendre la vie moins dure. Je lui ai toujours été reconnaissante d'avoir donné un peu de compassion à

EXTRAIT

cette petite fille perdue dans ce monde hostile. Elle osait même m'embrasser quand nous étions hors de vue de la communauté. Peu à peu ma confiance en elle fut totale, et cela dura des années. C'était sœur Marie-Vincent.

Toutes mes années d'études, je n'ai pas quitté l'orphelinat. Mes grands-parents m'ont bel et bien abandonnée, ils devaient se dire que là mon éducation serait parfaite et je ne leur coûtais pas trop cher. Je me suis habituée à ce statut d'enfant seule au milieu d'une communauté sans histoire où tout était réglé à l'avance. Je suivais le cours de ces journées comme un animal suit son maître. Entre filles, nous nous aidions à vivre. J'avais des amies, les plus grandes s'occupaient de moi bien souvent, d'autres me jalousaient, et j'allais vers sœur Marie-Vincent quand un problème me dérangeait. Elle avait les mots pour me consoler. Nous étions en pleine campagne, et ignorant tout du monde extérieur aucune envie de fuir ne me venait à l'idée. Mon seul modèle était sœur Marie-Vincent. Je faisais tout pour lui être agréable, et voulais devenir comme elle.

Mine de rien, à l'adolescence elle me poussa à étudier la théologie en espérant que je devienne novice. Elle s'occupait du dispensaire, et souvent je la secondais pour les soins aux malades, c'est une chose que j'aimais bien. Dans mon esprit, être religieuse et infirmière serait un idéal. J'en parle un jour, et je suis des cours d'infirmière à l'école même, et vais aussi dans un hôpital

EXTRAIT

non loin m'habituer à la pratique sur toutes sortes des malades. Je découvre un monde qui m'est étranger. Je côtoie des médecins et infirmières autres que la population réglée de l'orphelinat. Au début très timide, je suis un peu sur la réserve ; les malades m'aiment bien, eux. La bienveillance envers les patients est une règle que sœur Marie-Vincent m'a toujours infusée. Pendant des mois je fais la navette du couvent à l'hôpital. Je commence à voir le monde sous un autre jour. Le noviciat m'attend, mais mes malades prennent de plus en plus de place dans mon esprit.

Un jour je me décide à avouer à ma chère sœur Marie-Vincent que je désire passer une année comme infirmière à plein temps avant de faire mes vœux. Elle est un peu surprise et me demande de bien réfléchir. Elle m'aime beaucoup, elle me voit bien prendre le voile. J'ai toutes les qualités pour, me dit-elle. Voyant ma détermination, elle en parle à la supérieure, qui me convoque. Celle-ci ne sait que me dire, si ce n'est de réfléchir encore. Mais moi je sais ce que je veux à présent, voir ailleurs avant de me décider à franchir le pas vers le Seigneur…

Elles parlent entre elles pour savoir où m'envoyer. Il faut que ce soit dans un univers « charitable et bien-pensant », je leur fais confiance.

Un jour que je ne peux oublier, je suis convoquée. La supérieure me dit :

– On demande une infirmière dans une mission à Madagascar.

EXTRAIT